

Poète de chez nous : les soixante ans de Gustave Roud

Autor(en): **Landry, C.-F. / Roud, Gustave**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **84 (1957)**

Heft 11

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-230562>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

*Poète
de chez nous*



Le poète Gustave Roud est aussi un virtuose de l'objectif !

Les soixante ans de Gustave Roud

Les écrivains vaudois ont saisi l'occasion des 60 ans de Gustave Roud pour lui rendre un « hommage » mérité à Crêt-Bérard.

De son côté, notre collaborateur, l'écrivain C.-F. Landry, lui adressa la lettre que voici :

Mon cher Roud — c'est encore une lettre, c'est-à-dire une manière directe de communiquer — mon cher Roud, comment se fait-il que vous ayez soixante ans ? Vous prouvez ainsi la jeunesse de la poésie, et ce n'est pas le moindre de nos émerveillements.

Vous vous souvenez de Cendrars, écrivant très récemment : « Les jeunes gens d'aujourd'hui, j'en vois tous les jours depuis que je suis rentré à Paris, et je me demande en quoi ils sont spécifiquement existentialistes ? Est-ce parce qu'ils se déguisent tous les soirs pour aller à Saint-Germain-des-Prés, comme leurs pères s'habillaient tous les soirs pour se faufiler

chez les gens du monde ou forcer la porte d'un club privé ? C'est une mode qui passera, qui est déjà passée... Je ne comprends pas ce bruit de parade de par le monde... Faut-il que le monde s'ennuie !... Le cinéma, la radio, la télévision. La vérité, c'est que peu de gens savent vivre, et ceux qui acceptent la vie telle qu'elle est sont encore plus rares ».

Dans la bouche de Cendrars, accepter la vie telle qu'elle est n'a aucun parfum de renoncement. Tout au contraire, c'est ne pas prendre des lanternes pour des vessies. Car la vie telle qu'elle est... c'est la belle vie. Tandis que la vie telle qu'on la truque : vessies !

Et vous, mon cher Gustave Roud, votre position aura été de prendre la vie telle qu'elle est. De savoir — mieux : de poser — que ce n'est pas le monde qui est fautif, mais nous, en de certains jours où nous ne voyons rien que du quotidien, dans la vie.

C'est un assez gros travail que de vouloir dégager la poésie enclose, incluse, la poésie-minerai qu'il peut y avoir dans le *Jorat*. Ce travail, non seulement vous l'avez entrepris, mais vous l'avez mené à chef. Pour quelque temps, il n'est plus question de pouvoir voir un dragon, un chapeau de moissonneuse, certaines de nos roses, autrement... qu'à *la Roud*. Je me souviens très bien de mon étonnement, un certain hiver de Vidy et de Préverenges, où le lac et les arbres avaient enfin rejoint certains tons de violet dûs, moins au froid, qu'à Vallotton ; j'ai appris à connaître, depuis que j'habite dans le lac, certaines brumes roses un peu vineuses, que le lac a apprises de Bocion. C'est peut-être cela : la réussite en art. C'est qu'enfin les choses deviennent ce que l'artiste avait su voir qu'elles pouvaient être.

Donc, pour un temps, s'il y a des colliers de chevaux pendus à la cheville de bois, je verrai des chevaux à *la Roud*, et s'il y a des selles de beau cuir luisant, je verrai de tout autres chevaux, mais toujours à *la Roud*, avec de jeunes hommes heureux et dégagés de la terre lourde, et qui s'interpellent, et qui vont aller se mesurer dans un pré où l'on a bâti une arène de concours.

Je vous dis ces choses pour répondre à un cri que vous avez poussé, voici des années déjà. Vous écriviez :

« *Faucheurs ! ah qu'un jour vous le puissiez reconnaître, CONNAITRE, votre village traversé, que je rebâtis pour moi dans la nuit* ».

Mon cher Roud, bien sûr, je ne peux parler que pour moi ; mais préoccupé aussi des problèmes qui vous cernent et qui vous

angoissent, inquiet de votre inquiétude, je crois pouvoir vous dire, moi qui interroge les gens à votre sujet : « ce village que vous souhaitiez de tout votre cri, voir connaître et reconnaître, maintenant nous le voyons à *la Roud* ».

« *Un jour, vous m'entendrez. Vous vous verrez renaître peu à peu, phrase à phrase, tels que vous êtes, les mêmes — et cependant rendus à votre éternité* ».

Vous disiez ceci, mon cher Roud, dans un texte que vous me dites ne plus aimer. Souvent nous sommes mauvais juges de ce que nous avons fait. Les textes qui nous disent le mieux, ne sont certes pas les plus habiles, ni ceux qui correspondent le mieux à notre « vouloir ». Il y a heureusement, dans un art sincère, toute une part qui échappe à notre jugement.

C'est une grande chose que d'avoir traversé la vie mystérieusement, presque secrètement, parce qu'on était à sa place, et qu'être à sa place ne fait pas « voyant ». Mais c'est une chose plus grande encore que de réussir son entreprise, et qu'elle ait cette mesure surprenante que l'on voit aux nids, que l'on voit aux clairières, que l'on voit aux ruisseaux, que l'on voit à la reine-des-prés, choses parfaites. Que tout le monde ne sache pas voir la rondeur d'un nid ou la dentelle de la reine-des-prés ne change rien à leur fragile perfection. Que l'on ne tire pas de vos écrits mesurés le demi-million d'exemplaires prouverait que là encore, vous avez échappé à la démesure.

Aujourd'hui, on confond tout, on pèse la boue sur des balances d'orfèvre, on vous montre au format d'affiche un microbe, on fait tenir une galaxie dans le creux de la main. Heureusement, hors de

Romands !

**Le verre de l'amitié se boit au
BUFFET DE LA GARE**

Robert PÉCLARD LAUSANNE

ces jongleries, il y a des pays heureux, faits de poiriers noirs, de prés blanchis de fleurs, et de vastes moissons : vous étiez d'un de ces pays, mon cher Gustave Roud, et vous l'avez préféré à toutes les

foires et à tous les désordres. Et d'une voix tranquille vous avez dit ce qui était à dire, de telle manière, qu'aujourd'hui vous pouvez être fier : C'est dit.

C.-F. Landry.

Les légendes du Jura

Les orgues de Foradrais

(Extrait d'un texte de M. l'abbé A. Daucourt)

Dans nos contrées, on parle beaucoup des orgues et de l'organiste de Foradrais (belle métairie en-dessus du village de Glovelier) ; en voici la raison.

Lorsqu'on introduisit dans l'église de Delémont des orgues, au XVI^e siècle, un berger de porcs de Foradrais vint un beau dimanche à l'office divin de Delémont. Le jeu de l'orgue l'émerveilla. Il monta à la tribune, et regarda avec avidité l'organiste tirer des registres. Après l'office, il demanda comment on pouvait tirer des sons d'un grand buffet. Un malin lui dit que ce buffet était rempli de porcs et que l'organiste tirait leurs queues. De là ces sons qui l'émerveillaient.

De retour chez lui, il se dit qu'il pourrait également faire des orgues. Il fit à l'étable aux porcs de petits compartiments de la grandeur de ses cochons. Puis il plaça devant ces compartiments une planche qu'il perça de trous. Cela fait, il y fit passer les queues des porcs. Il tira alors ces appendices qui naturellement produisirent des sons variés. Ces nouvelles orgues firent fureur. Aussi, quand un jeu d'orgues devient hors d'usage, une patraque, on dit : « Ce sont des orgues de Foradrais », et quand un organiste est maladroit, on l'appelle : « L'organiste de Foradrais ».

Le chercheur : *sj.*

Le « Conseil des patoisants romands » a siégé...

C'est sous la présidence de M. Chs Montandon que le « Conseil » s'est réuni. Intéressante et encourageante séance puisqu'aussi bien — après le procès-verbal lu par Oscar Pasche, dévoué secrétaire — l'assemblée apprend que les gouvernements des cantons où les patoisants sont encore en nombre sont prêts à soutenir notre mouvement, financièrement, soit en émargeant aux Fonds des « Arts et Lettres » ou de la Loterie romande. M. Schülé, rédacteur du *Glossaire*, a plaidé la cause qui nous est chère avec la talent, la sincérité et l'attachement qu'il a toujours témoigné pour nos traditions, au cours d'une séance intéressant tous les directeurs de l'instruction publique des cantons romands.

Une question de principe se posait : celle de la répartition des fonds alloués. Après une discussion nourrie, on tomba d'accord pour charger le « Conseil » de gérer les subventions et de décider de leur attribution.

Il s'agit maintenant qu'Amicales, Cantonales et Conseil prennent nettement conscience de leurs responsabilités.

Il s'agit maintenant non seulement de justifier notre activité, comme nous l'avons du reste fait jusqu'ici, mais de l'intensifier encore...

Cette activité, grâce au « Conseil », grâce à la Radio aussi, a été remarquable.